

LES AIRS ENTENDUS
PRÉSENTE

**CELLE
QUI REVIENT
LÀ,
CELUI QUI
LA
REGARDE**

De **CÉLINE PITAULT**
D'après **MARINA TSVETAËVA**

Mise en scène
LUDOVIC LONGELIN

Avec
CÉLINE PITAULT
RENAUD HÉZÈQUES





**« Je suis sans âge
et sans visage.
Peut-être suis-je la Vie même »**

MARINA TSVETAEVA

**« A l'école je me suis fait ma propre idée sur les femmes,
les revues pornographiques, l'amour du tabac anglais
et des beaux stylos – c'est tout. »**

MURR ou GEORGUI EFRON,
fils de Marina Tsvetaeva, 16 juillet 1941

*Production: Les Airs Entendus et Le Théâtre de l'Espoir.
Coréalisatrice La Reine blanche / Les Déchargeurs en accord avec Les Airs Entendus
Avec le soutien de la ville de Boulogne sur mer.*



CRÉATION 2018

Marina Tsvetaeva commença très jeune à écrire et à publier, avant même que sa vie ne soit transfigurée par l'histoire. C'est la révolution russe qui brisa et, dans un étrange paradoxe, sublima le destin de cette jeune femme qui n'avait connu jusque-là qu'une vie tranquille dans la Russie tsariste. C'est la révolution russe, la Russie bolchevique qui la forcèrent, elle et les siens, à l'exil. Ces 17 ans d'exil en Allemagne, en Tchécoslovaquie, puis en Suisse et enfin à Paris feront d'elle l'incarnation de la poétesse universelle, de la femme libre. En 1939, elle retourne, malgré elle, à son pays natal et découvre toute l'horreur stalinienne qui la réduit au néant. En 1941, elle se donne la mort. Elle laisse derrière elle une œuvre d'une intensité et d'une beauté tragique.

**« Une voix,
une simple voix d'être humain
et si pleinement humaine qu'elle apparaît
comme le contraire de notre inhumanité croissante.
Une voix de femme par surcroît et même
de poète à peine audible dans le fracas du XX^e siècle.
Une voix qui a parlé dans l'ombre des événements connus,
mais une voix qui finit par ouvrir des brèches
dans l'histoire, une voix qui parle pour dire
notre vraie voix et pour que l'histoire écoute
peut-être autre chose que son propre tumulte,
une voix naturellement incendiaire. »**

ZÉNO BIANU

(préface - *Insomnie et autres poèmes*)

POURQUOI MARINA TSVETAEVA ? CELLE QUI NE CÈDE SUR RIEN...

CÉLINE PITAULT

Au commencement, il y a la création de ma compagnie de théâtre où j'ai fait le choix de mettre en avant des écritures poétiques.

Une parole brute, libératrice.

Au commencement, il y a mon intérêt et mes questionnements envers toute une génération d'écrivains russes au destin tragique.

Akhmatova, 1889. Pasternak, 1890. Mandelstam, 1891. Boulgakov, 1891.

Puis me sont apparus les mots de Marina Tsvetaeva.

Une voix qui aime sans relâche et sans fin, trop, qui brûle ceux qui l'entourent. Une voix qui ose aimer et créer, qui ne se limite pas, qui ne distingue pas la création et la vie. Une voix qui refuse l'imposture. Marina prend la poésie comme une tâche ardente. Elle sait que seul à l'endroit du brasier tout est nécessaire. Ses poésies sont une explosion du langage. Elle méprise les belles lettres. Elle déteste les esthètes.

Elle met sa vie en question à chacun de ses vers. Toujours dans cette urgence de dire. Toujours sur la note la plus haute. L'exil, l'éloignement est presque pour elle une condition. Exil géographique et politique, bien sûr. Exil intérieur. Elle n'a d'autre choix que de s'élever en elle-même. Puis vient son silence. Et mon propre silence. Je me suis si souvent trouvée seule avec elle. Voulant m'approcher de la flamme de Marina Tsvetaeva, m'approcher de cette incandescence, si souvent j'ai essayé de comprendre cette âme intransigeante. Puis je l'imaginai face à vous. Votre silence en retour. Notre silence à tous quand l'espace se vide et laisse entrer cette femme qui osera encore parler. Malgré notre mesure au regard de sa démesure. Malgré notre cynisme et nos jugements. Sa voix s'abîme dans l'incompréhension du monde. Elle fait l'épreuve du sentiment. Aller jusqu'au bout de la nécessité de dire, aller jusqu'au bout de la catastrophe. Alentour menace de guerres et de révolutions. Les enfants de Marina se laissent séduire par le chant de la propagande soviétique. Alia, sa fille, est la première à retourner là-bas. Murr, son fils, reste seul avec sa mère. Impatient de retrouver sa terre promise. Du haut de ses 14 ans, il impose le retour. En France, la vie de Marina était difficile ; en URSS elle devient impossible. Alors elle se tait. Ne pas écrire, c'est mourir d'asphyxie. Deux ans plus tard, Marina se pend. De ce silence naît le chant de Marina.

J'ai adapté ce texte en partant de ses carnets, de ses vers, de sa prose.

Le très beau livre *Vivre dans le feu* présenté par Tzvetan Todorov m'a accompagnée tout au long de mon travail. Traduit du russe par Nadine Dubourvieux aux éditions Robert Laffont.

Autres Références : *Poésie lyrique (1912-1941)* de Marina Tsvetaeva, traduction de Véronique Lossky, Editions des Syrtes, Genève, 2015

Le ciel brûle, traduction par Eve Malleret et Pierre Léon, préface de Zéno Bianu, aux Éditions Gallimard.



**« Pendant
douze années entières,
Maïakovski homme a cherché
à tuer Maïakovski poète,
à la treizième le poète s'est levé
et a tué l'homme.
Si le suicide existe dans cette vie,
il n'est pas là où on le voit,
et il n'a pas duré le temps de la détente,
mais douze années de vie. »**

MARINA TSVETAeva

COMME CELA COMMENCE...

UN BLEU GRIS DE BRUME

LUDOVIC LONGELIN

C'est une puissante lumière qui accueille le spectateur dans la salle. La scène est dans l'obscurité. Mais la salle, elle, est vivement éclairée. Peut-être trop. Trop pour voir ce qu'il y a à voir. Trop pour ces pauvres rangées de sièges vides. Trop pour l'attente.

C'est une puissante lumière qui / Et l'obscurité soudaine. Totale.

Tout commence.

Tout commence dans le silence et dans le noir. Comme chaque fois. Mais ici, longtemps le silence. Et longtemps le noir. Jusqu'à ce que les yeux s'habituent. Jusqu'à ce qu'ils acceptent l'obscurité. Jusqu'à ce qu'ils deviennent enfin les mouvements d'un corps qu'ils ne reconnaissent ni homme, ni femme. Pour l'instant quelque chose se déplace énigmatiquement sur scène. Comme à la recherche d'un lieu. Une forme sombre qui se déplace en silence. À petits pas. On l'entend à peine aller sur cette scène que l'on pense vide. Mais les yeux s'habituent à l'obscurité. On reconnaît maintenant une Femme. Vêtue de châles noirs. Elle porte un seau de fer. Elle marche encore. Soudain s'arrête et jette la terre contenue dans le seau. Le seau est abandonné. Elle recommence ainsi cinq fois. Abandonnant chaque fois le seau. Enfin, elle parlera.

Alors apparaît un Jeune Homme. Il est élégamment vêtu. Il tient à la main un sachet de friandises. Il est tourné vers la Femme qui ne bouge plus, ne parle plus.

On remarque à présent que la scène est faiblement teintée de bleu.
On ne sait pas d'où vient ce bleu.
On ne s'est pas aperçu qu'il imprégnait la scène.
Un bleu gris de brume.
Un bleu gris de froid.
Un reste de nuit gonflée de neige. De nuit.

On entend dans le silence bleu, le Jeune Homme mâchonner un bonbon.
Au loin, meuglent des vaches.



DES PERSONNAGES... CHACUN À SA MANIÈRE PORTE SES MORTS

CHACUN À SA MANIÈRE PORTE SES MORTS. CHACUN À SA MANIÈRE EN EST RESPONSABLE.
LA FEMME AVEC LES MOTS DE MARINA TSVETAËVA. LE JEUNE HOMME AVEC SES FIGURES ET SA FOULE.

CELLE QUI REVIENT LÀ ne s'appelle pas Marina Tsvetaeva.
Et qu'importe son nom. Son âge et son visage.
Elle mourra encore.
Et d'autres « Elle » viendront.
Porter le mot.
Dire la voix.
Elle est la messagère.
Celle qui revient là ne s'appelle pas Marina Tsvetaëva.
Elle est celle qui ne se tait pas.
Qui ouvre la bouche des morts.
Elle est celle revenue
jusqu'à devenir le corps de la voix.
Jusqu'à nous faire croire qu'elle est celle dont elle raconte la vie.

CELUI QUI LA REGARDE a quatre noms.
Il s'appelle Mour. Mais aussi Sergueï. Mais aussi Ariadna. Et encore Irina.
Il est à lui seul toute la famille.
Leurs regards.
On l'appelle le Jeune Homme dans la pièce parce qu'il est avant tout Mour.
Le fils.
Celui qui reste.
Le dernier.
Quand les autres sont enfermés. Ou morte. La petite.
Celui qui subit. Les derniers affronts. Les dernières humiliations.
Les dernières larmes d'une mère à bout de force.
D'une femme à bout de nerfs.
Pourtant, il n'y a pas de compassion dans le regard.
Pas de douleur non plus sur le visage.
Voit-il ce qu'il faut voir ?
La voit-il celle qui meurt de ne plus écrire ?
Celui qui la regarde a quatre noms. Ou le nôtre.
Mais on l'appelle aussi le Garçon, dans la pièce.
Et puis aussi l'Enfant.
Quand il joue.
À être l'homme qu'il ne sera jamais.
À croire en un avenir radieux.
À imaginer le meilleur quand le pire fait des pas de géant.



DE L'ESPACE SCÉNIQUE... LA TERRE DE L'ÊTRE ET DE LA FOULE

Sur la scène vide de Marina T., sur la scène sans limite visible, les éclats de terre jetée.

Dans le fond, faiblement éclairée, une très grande table sur laquelle sont posés tous les éléments, accessoires et costumes qui serviront au jeune homme pour représenter le monde passé. Sous cette table de nombreuses valises sont empilées l'une sur l'autre jusqu'au plateau de la table, ce qui donne l'impression d'un mur compact.

Ce sont les restes d'une vie quotidienne. C'est l'espace du Jeune Homme. Le petit théâtre des figures.

Il y a un évident contraste entre le vaste espace de la Femme, et celui ramassé du Jeune Homme. Car l'espace du chant est infini. On n'en distingue aucune limite. La scène, dans son ensemble, doit donner l'impression de n'être attachée à rien, retenue par rien. En suspension.

**« Une table à moi.
La santé des miens.
N'importe quel temps.
Toute la liberté.
Tout. »**

MARINA TSVETAEVA

C'EST AUSSI LA TABLE DES ÊTRES VÉCUS.

Cette table au fond de scène évoque les différentes « chambres » dans lesquelles ont vécu Marina T. et son fils Gueorgui entre 1939 et 1941. Des minuscules pièces encombrées de malles et d'objets conservés de la vie d'avant. L'éclat du monde ancien.

C'est aussi la table des êtres vécus. Des proches. Toute la famille se retrouve là, par la présence d'une veste militaire, d'un béret de femme, d'un jouet d'enfant, etc... Ces éléments serviront au Jeune Homme pour faire apparaître le père ou la sœur, ou l'enfant. Mais les allures qu'adopte le Jeune Homme sont souvent grotesques bien que dramatiques. Comme la grimace des morts. On ne croit pas à ce qu'il montre. On croit à celui ou celle qu'il convoque en revêtant son habit.

Ce jeu des figures c'est aussi la foule tout entière face à la solitude de Marina T.

L'UNIVERS SONORE

Une nappe d'un son continu sera la base de l'univers sonore. Une base « abstraite », sourde, à peine audible parfois, sur laquelle viennent se greffer des éclats de vie ordinaire - chansons populaires, jazz, passage de charrette, homme qui marche, informations radiophoniques etc... - pour aussitôt disparaître ou se dissoudre dans la masse sonore continue. Les chansons et les informations viendront de la petite radio qu'écoute régulièrement Murr, Celui qui la regarde. Les bruits quotidiens viennent d'un extérieur déformé, ankylosé. Il n'y aura ici aucune tentative de réalisme mais plutôt la perception sonore d'un monde vécu, ralenti, lointain.

Références musicales pour la base sonore : Eliane Radigue, Thomas Köner, William Basinski, etc.

Références musicales des chansons et autres : Charles Trenet, Tchaïkovski, chansons populaires russes, etc.

DE LA MISE EN SCÈNE...

UN ACCIDENT QUI S'IMPOSE COMME LA NORME OU DE L'ADRESSE À LA REPRÉSENTATION

Au départ, c'est un acte simple. Celle qui revient là vient nous parler. Se confier. Elle se croit seule. Et libre. De tout dire. Excessivement. Sans contrainte. De s'adresser enfin à tous ceux dont elle pressentait l'écoute attentive et bienfaisante. Mais rapidement, quelqu'un apparaît sur la scène et la regarde. Silencieusement. Quelqu'un qui ne devrait plus être là. Dans ce temps-là. Cet espace-là. Quelqu'un qui s'impose. Qui n'était pas prévu. Un intrus. Un accident. Qui altère la liberté. Qui trouble le poème par un excès de familiarité. Qui endommage la parole partagée par un égoïsme démesuré. Ce quelqu'un c'est son fils. Ramené dans les filets d'une vie qui rêvait d'Absolu. Sans le vouloir, elle a ramené avec elle ce garçon silencieux qui devient l'intrus de l'histoire.

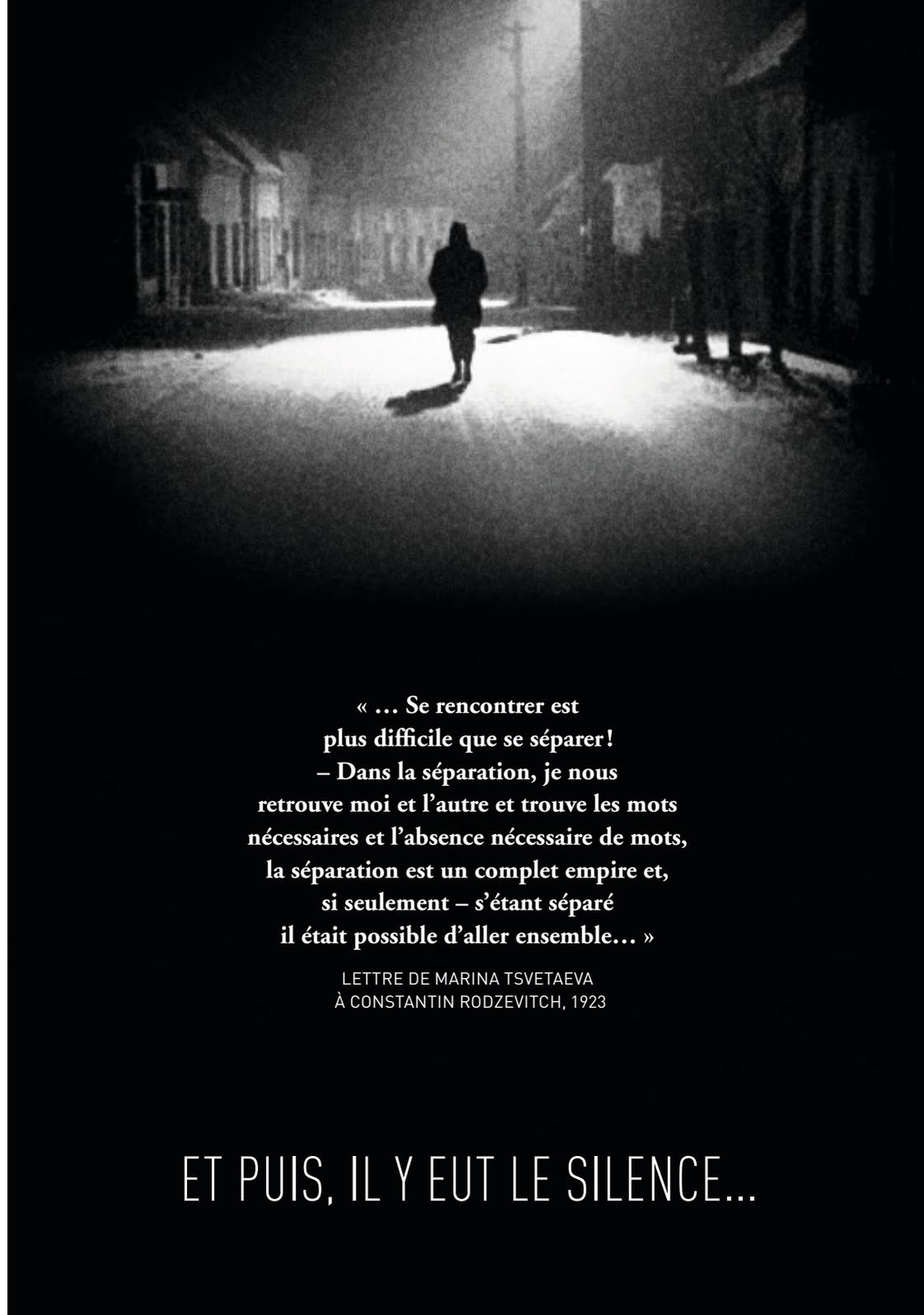
Elle sera libre de parler. Mais toujours sous surveillance. Comme fut son existence.

Surveillance quotidienne. Surveillance familiale. Surveillance politique... Dès lors, l'acte que l'on croyait pur au départ, celui de la parole poétique adressée en face à face, s'abîme au contact d'un quotidien en représentation. Insouciant et cynique. La mise en scène se compose alors sur deux rapports au public : confession et représentation .

L'adresse de la comédienne au public sera très libre. D'un point à un autre, son parcours sera improvisé. Quelques moments seront fixés mais en général, son adresse sera celle du moment en contraste total avec la représentation du quotidien effectué par le comédien. Celui-ci donne à voir. Avec une précision extrême. Il est le théâtre de la représentation. Elle est le théâtre de l'acte.

Il y aura quelque chose de très froid dans la représentation du quotidien. Malgré le grotesque des actions et des figures, le registre de la représentation aura la froideur de la fatalité. Celui qui la regarde semblera être hors-jeu, décalé par rapport à l'intensité de la parole de Celle qui revient là. Ce sont deux mondes qui se confrontent en silence. Ce qui est dit est uniquement dit aux spectateurs. Aucune parole entre les deux personnages. Que des incompréhensions.

Tandis que Celle qui revient là n'a que la parole, Celui qui la regarde dispose d'une multitude d'objets et d'actions pour exister. Cependant, ils sont morts l'un à l'autre. Mais de nouveau, il y aura urgence à dire.



**« ... Se rencontrer est
plus difficile que se séparer!
– Dans la séparation, je nous
retrouve moi et l'autre et trouve les mots
nécessaires et l'absence nécessaire de mots,
la séparation est un complet empire et,
si seulement – s'étant séparé
il était possible d'aller ensemble... »**

LETTRE DE MARINA TSVETAIEVA
À CONSTANTIN RODZEVITCH, 1923

ET PUIS, IL Y EUT LE SILENCE...

**« Jusqu'à nous
ce soir-là de la scène
ce soir-là des retrouvailles. »**

LUDOVIC LONGELIN

NOTES AU CARNET

LUDOVIC LONGELIN



Et puis, il y eut le silence. Définitif.
Se pendre, c'était ne plus toucher terre.
La vie pouvait bien continuer à charrier sa misère.
La terre pouvait bien se fendre
et le ciel s'embraser...
Finies les larmes. Finis les mots.
On ne la supporterait plus, celle-là.
Une charge en moins.
10 m2 en plus.
Oui, sous les pieds
la vie pouvait bien continuer à vomir.
A calculer.
A promouvoir.
A placer.
A espionner.
A enfermer.
A refuser.
A fusiller.
Elle, était déjà en route.
Et ses pas ne faisaient plus de bruit.
Celui qui aurait pu encore entendre n'entendait rien.
Devant le corps pendu, il n'entendait plus rien.
Résolument.
Fini le monde. Finie sa misère.
Tout se tait quand l'art se tait.
Et les mots de tous les jours sont orphelins. Rien ne les grandit plus.
Ils sont livrés à eux-mêmes. Sous l'ordre mécanique des choses entre elles.
Rien ne les reflète plus.
Leur ombre n'est qu'une tache.
Leur éclat, un hasard.
Fini le jour. Finie la nuit.
Tout va comme il doit.
Une chaise pour s'asseoir.

L'EQUIPE ARTISTIQUE

Un lit pour dormir.
Et quelqu'un pour ne pas être seul.
Quelqu'un pour attester de notre présence au monde.
Sous les pieds au-dessus du sol,
l'Histoire charrie silencieusement son tumulte
ordinaire.
Elle racle les gorges muettes et le fond glacial du pavé.
Elle emporte tout dans sa course.
On dirait que ça, ça, toutes ces choses
on dirait que ça, c'est encore en vie.
Silencieusement en vie.
Mais personne pour le voir.
Personne pour en pleurer.
Pour en crier.
Alors, tout ça peut bien aller.
Encore. Un petit peu encore.
La bouche est morte.
Ouverte au vent.
Une sale gueule de misère.
Une grimace.
Le corps a perdu son allure.
Fini le fard. Fini le charme.
Ne resteront que les mots qui ne se pendent pas.
Les mots qu'on ne fusille pas.
Les mots, encore les mots.
Words, words, words...
Jusqu'à nous
ce soir-là de la scène
ce soir-là des retrouvailles.

« ... et, si seulement - s'étant séparé il était possible d'aller ensemble... »

Théâtre !

LUDOVIC LONGELIN / Metteur en scène

Ludovic Longelin débute sa formation théâtrale à l'École Charles Dullin de Paris puis à l'École Supérieure de Région d'Art Dramatique de Lille. Après avoir travaillé comme comédien dans diverses créations théâtrales jusqu'en 1987 (Avignon In), il se consacre à l'écriture et à la mise en scène. Il est aujourd'hui l'auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre qu'il a mises en scène avec le Groupe SUM (*Peau et double Peau, Exuvie, Le Soupir, Chérimonde, Farridantz, Ce que les enfants racontent à leurs parents quand ils dorment*, etc.) avec Silènes Cie (*Victoire... petite femme de France*) avec l'Atelier de Création Théâtrale (*Titai-bi, Korpus 33*) et dernièrement avec la compagnie Quelque-part-en-Europe (*Berenice dolorosa*).

Il travaille aussi à l'adaptation et la mise en scène des œuvres d'auteurs classiques et contemporains : *D'après la nuit ou la réflexion du météore* (G. de Maupassant), *La Dernière Nuit* (A. de Musset), *Le silence de la mer* (Vercors), *Dieu, qu'ils étaient lourds !!!* (L-F Céline), *Mille excuses...* (F. Kafka), *Ceci est ma lettre au monde* (E. Dickinson), *Paysage de l'insomnie* (G. Bienne), *Terre charnelle* (B. Cendrars), etc.

Il crée et interprète également ses *Actes de la Parole / Partition pour un comédien* dont la particularité serait la confession poétique comme genre théâtral. En 2007, invité par L'ARIA Ile-de-France sous la direction de Robin Renucci pour travailler d'après les témoignages des habitants de Pantin 93-Les Quatre Chemins, il écrit *999 + un*, mis en scène par Alain Batis. En 2008, il répond à la commande de la compagnie Hic et nunc en écrivant ... *alias le bonheur* mis en scène par Stanislas Grassian dans le cadre du Festival « Un automne à tisser » au Théâtre de l'Épée de bois-La Cartoucherie de Vincennes.

Ces pièces seront l'amorce d'un nouveau cycle d'écriture « privilégiant l'onde de choc à la démonstration dramatique » : *Au seuil des maisons lointaines, L'orée des ruines, Bérénice dolorosa, une passion, Ah ! Faire entendre mon cri jusqu'au village de St Moritz, Le nénuphar de money, Saanato, Nous habitons cette demeure, ...*

Les pièces *Farridantz !!, ... alias le bonheur* et *Victoire, petite femme de France* ont été publiées chez ALNA Editeur.

La pièce *Saanato* a été sélectionnée par le collectif « A mots découverts » pour le Festival Les Hauts Parleurs 2018.

Parallèlement à son travail de mise en scène et d'écriture, Ludovic Longelin est chargé de la programmation Théâtre et Danse de la ville de Boulogne-sur-Mer.



CÉLINE PITAULT / Adaptation - Comédienne

Elle s'est formée à l'Atelier International du Théâtre Blanche Salant avant d'intégrer l'Atelier du Théâtre National de Chaillot à Paris.

Elle a travaillé notamment sous la direction de Jean François Remi de la Comédie Française, d'Isabelle Ratier, de Ludovic Longelin.

En 2010, elle crée « la Cie des Airs Entendus » à Paris, avec cette volonté de choisir les mots d'auteurs qu'elle désire offrir au public. Entre 2011 et 2013, Céline Pitault produit *Sainte Suzanne*, *Pavillon 32* dans laquelle elle interprète une jeune psychologue internée en psychiatrie. En 2012, son envie de porter à la scène les textes de Charlottes Delbo se concrétise par l'adaptation de *Mesure de nos jours* où elle interprète une résistante qui a survécu à Auschwitz.

En 2013, son interprétation d'une meurtrière sacrifiée dans *Ce que les enfants racontent à leurs parents quand ils dorment* de Ludovic Longelin sera saluée par la critique.

Entre 2014 et 2016, elle intègre la « Troupe de l'Épée de Bois » à la Cartoucherie de Vincennes dirigée par Antonio Diaz Florian et joue Elmire dans *Tartuffe* puis La fiancée dans *Noce de Sang* de Lorca .

En 2015-2016, avec la compagnie « pARTage », elle joue une résistante incarcérée au fort de Romainville dans *Les Hommes* de Charlotte Delbo créé à la Cartoucherie de Vincennes. Cette pièce est actuellement en tournée.

RENAUD HÉZÈQUES / Comédien

Après avoir suivi les cours privés de Ludovic Longelin et de Jean-Michel Branquart, il se forme au travers de nombreux stages notamment sous la direction de Marcus Borja, Alain Batis, Sarkis Tcheumlekdjian, Antoine Caubet, Julie Timmerman et Jacques Descordes. Il intègre ensuite le cycle de professionnalisation du conservatoire d'art dramatique de Lille sous la direction de Sébastien Lenglet.

En 2016, il porte en scène une lecture poignante de *Si c'est un homme* de Primo Levi avec l'aide de Ludovic Longelin.

L'année suivante, il joue rôle du colon italien dans la mise en scène de Christophe Honoré *Così Fan Tutte* à l'opéra de Lille.

« ... Je pense que vous avez
déjà appris la nouvelle du suicide
de M.I, survenu le 31 du mois à Elabouga.
La cause du suicide est un état nerveux très grave,
une situation sans issue – l'impossibilité d'exercer son
métier ; en outre, M.M. supportait très mal
les conditions de vie à Elabouga – la boue, la laideur,
la stupidité. Le 31, elle s'est pendue. Elle m'avait de
nombreuse fois parlé de son intention de mettre fin à ses
jours comme de la meilleur solution qu'elle pouvait
trouver. Je la comprends pleinement
et lui donne raison... »

MURR OU GEORGUI EFRON,
11 SEPTEMBRE 1941





LES AIRS ENTENDUS / PARIS

34, rue du Révérend Père Christian Gilbert
92 600 Asnières-sur-Seine

Diffusion

Ludovic Michel

La Reine blanche – Les Déchargeurs / Le Pôle diffusion
lepolediffusion@gmail.com – 01 42 36 36 20 / 06 82 03 25 41

airs.entendus@gmail.com

LES AIRS ENTENDUS / GENÈVE

17, chemins Jules-Cougnard
1224 Chêne Bougeries

Jennifer Schwarz : +41 78 790 09 75
info@airsentendus.ch

Direction artistique

celine.pitault@airsentendus.ch

Diffusion

Sara Dominguez : +41 78 601 08 96
sara@becomart.ch

lesairsentendus.ch